Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

26 | 2017

En croire ses sens

L'histoire de la conquête par les plantes. Révolutions épistémologiques et pharmacologiques

Frédéric Keck

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/3479>

DOI : 10.4000/gradhiva.3479

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 6 décembre 2017

Pagination : 210-221

ISBN : 978-2-35744-096-8

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Frédéric Keck, « L'histoire de la conquête par les plantes. Révolutions épistémologiques et pharmacologiques », *Gradhiva* [En ligne], 26 | 2017, mis en ligne le 06 décembre 2019, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/3479> ; DOI : 10.4000/gradhiva.3479

L'histoire de la conquête par les plantes

Révolutions épistémologiques et pharmacologiques

par Frédéric Keck

À propos de Samir Boumediene, *La Colonisation du savoir. Une histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde, 1492-1750*. Vaulx-en-Velin, Les Éditions des mondes à faire, 2016, et de Romain Bertrand, *Le Long Remords de la conquête. Manille-Mexico-Madrid: l'affaire Diego de Ávila (1577-1580)*. Paris, Seuil, 2015.

Parmi l'ensemble des êtres avec lesquels les humains ont des relations (animaux, microbes, divinités, robots...), les plantes se distinguent par une saillance singulière : elles poussent spontanément mais ne se meuvent pas. Même si certaines peuvent être invasives lorsqu'elles se déplacent d'un continent à un autre ¹, elles ont entre elles des relations de communication et de compétition, et non de prédation ou d'agression ². C'est pourquoi les hommes leur attribuent des pouvoirs ou des propriétés, mais rarement des intentions. Elles servent de modèles pour penser le développement des enfants, mais rarement pour décrire la violence politique ³. Au début du xx^e siècle, les anthropologues comme James George Frazer ou Bronislaw Malinowski ont décrit l'usage des plantes dans les pratiques magiques, tandis que les animaux étaient mis au centre des sacrifices religieux par William Robertson Smith et Émile Durkheim.

Après la Deuxième Guerre mondiale, une double transformation eut lieu dans l'anthropologie des plantes. D'une part, l'histoire environnementale, à partir du travail fondateur d'Alfred Crosby, mit en lumière le rôle des plantes dans la mondialisation. « L'échange colombien » pouvait être décrit comme une longue entreprise d'acclimatation et de standardisation des semences ⁴. D'autre part, l'ethnobotanique, avec les figures centrales d'André-Georges Haudricourt et de Harold Conklin, mettait en valeur la cohérence des classifications des plantes dans les diverses sociétés humaines ⁵. Elle résistait ainsi à la standardisation des semences en défendant les savoirs locaux, mais elle pouvait aussi se mettre au service du capitalisme en valorisant « l'or vert » ⁶.

Une telle relation entre ethnobotanique et histoire environnementale reconduisait l'opposition classique entre nature et culture : à l'histoire les transformations de la nature, à l'anthropologie les classifications des cultures. Le livre de Samir Boumediene propose de regarder cette histoire dans une perspective plus longue : celle du *pharmakon* ⁷. Du fait qu'elles sont à la fois poisons et remèdes, les plantes apparaissent comme des êtres incertains, qu'il faut accommoder au corps humain par un ensemble de savoirs. Ce qui compte est moins le pouvoir que leur attribuent les « sociétés sauvages » ou les propriétés révélées par la médecine occidentale que les dosages issus des formes d'attachement aux vivants : « Le meilleur moyen de ne pas comprendre un conflit, écrit-il, est de le réduire aux termes dans lesquels il est posé par ceux qui en sont les vainqueurs. Les plantes médicinales ne sont pas en conflit parce qu'elles opposent des rivaux voulant accaparer la même ressource ; elles sont conflictuelles parce qu'elles opposent des manières différentes de s'attacher aux choses. » (p. 432)

Notes de la page précédente

1. Voir Marie-Jo Menozzi, « Comment catégoriser les espèces exotiques envahissantes », *Études rurales* 185, 2010 : 51-66.

2. Voir Emanuele Coccia, *La Vie des plantes : une métaphysique du mélange*. Paris, Payot et Rivages, 2016 : 146 : « L'anthropologie a beaucoup plus à apprendre de la structure d'une fleur que de l'autoconscience linguistique des sujets humains pour comprendre la nature de ce qu'on appelle rationalité. Cela parce que toute vérité est liée à une autre vérité, au même titre que toute chose est liée à toute autre chose. »

3. Voir Philippe Descola, *La Nature domestique : symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*. Paris, MSH, 1986.

4. Voir Alfred Worcester Crosby, *The Columbian Exchange: Biological and Cultural Consequences of 1492*, Westport. Greenwood Publishing Group, 1972.

5. Voir Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*. Paris, Plon, 1962. Lévi-Strauss croise ces deux courants d'ethnobotanique dans une anthropologie plus générale des relations entre humains et non-humains, construite sur les décombres de la théorie du totémisme élaborée au début du xx^e siècle par Frazer, Robertson Smith et Durkheim.

6. Voir Cori Hayden, *When Nature Goes Public: the Making and Unmaking of Bioprospecting in Mexico*, Princeton, Princeton University Press, 2003. Cette étude en anthropologie des sciences part de la controverse suscitée en 1998 par le projet des ethnobotanistes Brent et Aloise Ann Berlin d'étudier la pharmacopée des communautés Tzeltal et Tzotzil. Ce projet, soutenu par l'institut de recherche mexicain Colegio del Sur de la Frontera (Ecosur), l'entreprise galloise Molecular Nature Inc. et l'ONG Promaya, fut critiqué par le Comité national des organisations des guérisseurs traditionnels (Compitch). Celui-ci dénonçait le fait que les communautés autochtones n'avaient pas un contrôle suffisant sur les ressources naturelles qu'elles mettaient à disposition du projet. Il fut abandonné en 2001, lorsqu'Ecosur s'en retira et recommanda aux communautés autochtones de ne pas s'engager dans ce type d'actions. Cori Hayden appelle « bioprospection » la collaboration intéressée entre des acteurs des biotechnologies rendue possible par la molécularisation du vivant, notamment dans le cadre de l'International Cooperative Biodiversity Groups (ICBG).

7. Voir Samir Boumediene, « Visions du diable ? Les conflits autour du pouvoir des plantes hallucinogènes en Nouvelle-Espagne à l'époque moderne », *Cahiers d'anthropologie sociale : Guérir/Tuer* 14, 2017.

L'histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde proposée par Samir Boumediene apparaît ainsi comme une révolution pharmacologique : plutôt que de laisser l'industrie pharmaceutique à l'écart de l'histoire et de l'anthropologie des plantes, il l'intègre au récit comme ce qui a suscité la fascination des hommes pour les plantes dans leur diversité. Les plantes – et ceux qui les cultivent – intéressent les hommes parce qu'elles contiennent un pouvoir de guérison ; mais celui-ci peut se mettre au service de la sorcellerie s'il n'est pas transformé en savoir selon les normes de la rationalité moderne. Dans les conflits suscités par la botanique, il est toujours question de dosage : quelle dose de plante est-elle nécessaire pour entraîner la guérison sans devenir un poison, mais aussi quelle dose de savoir indigène peut-elle entrer dans le savoir moderne sans l'ensauvager ?

D'où la véritable révolution épistémologique que propose aussi ce livre. Il ne s'agit pas de décrire l'opposition entre deux formes de savoir – local et global –, mais l'émergence des savoirs dans une situation de rencontre. Boumediene montre comment les savoirs botaniques des Anciens, notamment les écrits de Pline et de Galien, sont mis à l'épreuve de la découverte des plantes du Nouveau Monde. Alors que l'histoire environnementale étudie les plantes qui circulent dans une nature globale et l'ethnobotanique celles qui se stabilisent dans une culture locale, Boumediene considère sur un même plan les plantes qui passent du Nouveau à l'Ancien Monde et celles qui restent bloquées, en interrogeant les raisons de cette résistance. Il établit ainsi que les savoirs se constituent à travers une forme de pouvoir propre à la colonisation, c'est-à-dire la plantation et l'extraction de ressources dans une périphérie depuis laquelle l'Europe communique avec le reste du monde. La révolution épistémologique proposée par ce livre consiste à décrire comment les savoirs sont extraits des plantes puis appropriés par les Européens à travers une chaîne de purification et de traduction qui ressemble à une entreprise d'exploitation du monde.

L'histoire racontée par Samir Boumediene commence par l'appropriation du gaïac (ou *guayacán*), un bois cultivé dans les Antilles qui guérit de la syphilis. Une histoire non dénuée d'ironie coloniale puisqu'on estime que si les Européens ont apporté en Amérique le virus de la variole, qui a décimé les populations amérindiennes, ils en ont rapporté la bactérie causant la syphilis, maladie sexuellement transmissible associée aux voluptés exotiques. Les premiers cas de syphilis sont décrits par Christophe Colomb dès 1494, et le gaïac est prescrit par les Indiens des Antilles. Il est donc nécessaire pour les Européens de connaître les usages d'une plante nouvelle pour une maladie nouvelle. C'est un des buts de l'expédition du médecin Francisco Hernández, qui parcourt l'ensemble des Indes occidentales entre 1569 et 1574 pour publier à Séville une *Histoire naturelle de la Nouvelle-Espagne*. Mais l'ouvrage se heurte à la censure de la couronne en 1577. Si l'Europe est intéressée par les choses rapportées d'Amérique, elle se méfie des savoirs qui les accompagnent car ils ont encore une charge diabolique. L'importation du gaïac cesse lorsque Paracelse définit le mercure comme « spécifique », c'est-à-dire comme le seul remède disponible contre la syphilis.

La situation change au xvi^e siècle lorsque se forme un véritable marché des curiosités en Europe. Les plantes ne sont plus importées en fonction de pouvoirs qui leur sont propres – comme l'action du gaïac sur la syphilis –, mais elles sont mises en concurrence pour traiter une maladie avec la plus grande efficacité. De même, l'Amérique n'est plus cette région mystérieuse

8. Sur ce point voir Daniela Bleichmar, *Visible Empire: Botanical Expeditions and Visual Culture in the Hispanic Enlightenment*. Chicago, University of Chicago Press, 2012.

dans laquelle Hernández ne reconnaît pas l'histoire naturelle de Pline, mais une simple zone de plantation où des espèces végétales issues du monde entier – tabac, cacao, salsepareille – sont cultivées. « Désormais, l'Afrique, l'Asie et l'Amérique sont plus commensurables entre elles qu'elles ne le sont avec l'Europe. » (p. 151) Les livres sur les plantes médicinales du Nouveau Monde entrent eux aussi dans une logique commerciale. « Entre l'imprimeur, l'auteur, l'illustrateur, le graveur, le censeur, le libraire ou le lecteur, le livre médiatise des rapports sociaux, et souvent des rapports économiques. » (p. 157) Un des apports de la démonstration de Boumediene est d'entrer dans la matérialité des livres, en pointant notamment que leurs illustrations reflètent des logiques impériales⁸.

La deuxième partie du livre porte sur une autre plante, le quinquina, que des missionnaires jésuites décrivent lors d'expéditions au Pérou au milieu du XVII^e siècle. Cette écorce rougeâtre est miraculeuse contre la fièvre. Lorsque la guérison de la femme du vice-roi du Pérou, la comtesse de Chinchón, fait le tour de la République des lettres, c'est toute une campagne qui commence pour expliquer les vertus du quinquina contre un symptôme pour lequel

ci-dessus
et p. 210

fig. 1

Illustration du quinquina, extraite de La Condamine, *Mémoire sur le quinquina*. Amsterdam, HMARS, 1745, p. 346. Wellcome Library, Londres.

9. Voir Laurence Monnais-Rousselot, *Médecine et colonisation : l'aventure indochinoise, 1860-1939*, Paris, CNRS Éditions, 1999 ; et Christophe Bonneuil, *Des savants pour l'Empire : la structuration des recherches scientifiques coloniales au temps de la mise en valeur des colonies françaises, 1917-1945*, Bondy, Orstom, 1991.

il existe déjà d'autres traitements. « Contrairement au gaïac, qui soigne une maladie inconnue, l'écorce péruvienne est utilisée pour combattre une maladie banale. Elle doit s'imposer face à d'autres façons de traiter les fièvres intermittentes : saignée, purgation, usage de la gentiane, etc. » (p. 207) L'efficacité du quinquina contre les fièvres est expérimentée et comparée dans toute l'Europe. L'apothicaire Robert Talbor devient en 1678 médecin du roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, Charles II, pour avoir mis au point un remède miracle dont il ne révèle pas la recette. Les médecins de la cour de Versailles la divulguent après sa mort, et la testent sur le corps du roi français ainsi que sur celui des pauvres. Contre la conception des « spécifiques » formulée par Paracelse, Francesco Torti publie un « arbre des fièvres » qui classifie les maladies en fonction de leur guérison par le quinquina.

Cet emballement des cours européennes produit un effet en retour sur la production de quinquina au Pérou. Les Indiens doivent extraire davantage d'écorce pour guérir les Européens. « Voilà un bel exemple d'histoire connectée. Ce qui se passe dans la chambre du roi a des répercussions directes sur l'existence des Indiens vivant entre Loja et les côtes du Pacifique. » (p. 241) Mais alors les échecs du quinquina ne s'expliquent plus seulement par les propriétés de l'écorce : ils peuvent être attribués à des falsifications dans la chaîne de production et de commercialisation. En 1690, les marchands installés au Pérou lancent l'alerte : l'augmentation de la demande a conduit à un épuisement de la ressource, remplacée par une écorce similaire, celle du cerisier. « La connexion des mondes n'apparaît jamais mieux que lorsqu'elle est rompue. Le souvenir de l'épisode de 1690 demeure jusqu'aux années 1730, parce qu'il a eu un effet révélateur. Il est ce moment au cours duquel les marchands, les médecins et les malades affrontent un problème commun, formulé dans un langage commun : celui de la méfiance. » (p. 242)

Le dernier chapitre de cette deuxième partie porte sur les explorations de la première moitié du XVIII^e siècle. Il s'ouvre sur une citation de Pierre-Louis Moreau de Maupertuis dans sa *Lettre sur les progrès des sciences* de 1752 : « C'est au hasard et aux nations sauvages qu'on doit les seuls spécifiques qui nous soient connus ; nous n'en devons pas un seul à la science des Médecins. » (p. 253) C'est l'ère des grands explorateurs comme Joseph de Jussieu ou Charles-Marie de La Condamine, qui visent autant à collecter des plantes en Amérique qu'à établir des cartes des climats. Hans Sloane, président de la Royal Society à Londres à partir de 1719, supervise l'examen des remèdes du Nouveau Monde depuis sa propriété en Jamaïque : « Il incarne ainsi ce moment au cours duquel s'établit une relation directe entre la sociabilité savante européenne et l'exploitation du travail des esclaves. » (p. 261) Après un siècle pendant lequel les Européens cherchent à acclimater le quinquina en dehors du Pérou, la quinine d'Amérique du Sud aidera les armées européennes à survivre aux climats de l'Afrique et de l'Asie, puis, transplantée par les Hollandais en Asie du Sud-Est, inaugurera une nouvelle ère de la colonisation⁹. « L'or amer est devenu une arme de guerre. L'asymétrie qui s'accroît au XIX^e siècle entre les puissances impériales et le reste du monde est parfaitement résumée par le destin du fébrifuge : au moment où l'Afrique et l'Asie sont prises d'assaut par les Européens, le commerce de la quinine est dérobé aux colonies espagnoles. » (p. 292)

La troisième partie du livre, revenant en arrière, est consacrée aux « ruptures de communication », c'est-à-dire aux plantes du Nouveau Monde qui résistent à leur appropriation par les Européens. Discutant le travail de l'historienne Londa Schiebinger, qui montre que les femmes esclaves du Surinam utilisaient une plante abortive pour éviter de mettre au monde des enfants promis à une vie de servitude¹⁰, Samir Boumediene inclut dans l'ensemble de ces plantes résistantes le peyotl et la coca, soupçonnées par les conquérants d'être utilisées à des fins démoniaques par ceux qui « tirent de leur accès à l'invisible une redoutable autorité, qui leur permet de guérir et de punir » (p. 409). Cette partie est la moins convaincante du livre, car, tentant de faire parler les indigènes, l'historien ne peut que reproduire les préjugés des Européens, dans ce qui ressemble parfois à un étonnant style indirect libre, comme ce passage : « À l'abri de leur regard, dans le secret des tavernes de Mexico, se développent en effet toutes sortes de subversions : amours interdites, commerce informel, complots et conjurations du démon. » (p. 396)

On touche ici aux limites de l'histoire connectée¹¹, que Samir Boumediene reconnaît dès l'introduction de son livre. Rendre compte des savoirs sur les plantes entre le Nouveau Monde et l'Ancien, ce ne peut être renverser les termes d'une « expansion fondamentalement asymétrique » en restituant « la vision des vaincus » ou en pratiquant une « histoire à parts égales¹² » (p. 30). L'auteur ne peut que rêver, dans la fable qui clôt le livre, à devenir « Circé en Amérique », acceptant d'être transformé par les philtres au lieu, comme Hermès, de se contenter de les communiquer. L'historien des savoirs botaniques bute sur cette difficulté : il peut suivre les plantes dans leur potentiel de *pharmaka*, mais non restituer la « pensée sauvage » de ceux qui les ont élaborés les premiers.

Il est alors notable que Romain Bertrand, pris à partie sans même être véritablement nommé dans l'introduction du livre, semble répondre à cette interrogation finale dans son dernier livre, intitulé *Le Long Remords de la conquête*. L'historien de l'Insulinde s'y livre à un exercice difficile : recréer un monde disparu à partir d'une seule archive située à Mexico, en reprenant les méthodes de la micro-histoire¹³. Il s'agit d'une scène qui eut lieu en 1577 à Manille, opposant le gouverneur et capitaine général des Philippines, Francisco de Sande, à un jeune garçon de onze ans, Diego de Ávila. L'enfant est accusé d'avoir été ensorcelé par deux Indiennes, et d'avoir raconté ses « visions » dans lesquelles le gouverneur est condamné aux Enfers pour ses péchés. Le tour de force de Romain Bertrand est de reconstituer, à partir de ce procès mineur rapporté dans les archives de l'Inquisition, l'ensemble des acteurs qu'il oppose dans leurs visions du monde, en retrouvant les plantes auxquelles ils sont attachés. Plus qu'une scène juridique, c'est en effet une fantasmagorie pharmacologique qui se déroule dans cette archive : « La rumeur des visions de l'Enfant [...] agit de la sorte à la façon de ces traceurs chimiques qui défient l'opacité des chairs et dévoilent l'itinéraire singulier d'un poison ou d'un remède. Grâce à sa luminescence, c'est toute la géographie souterraine des dissidences et des indisciplines qui émerge des pénombres. » (p. 81)

Il y a d'abord le gouverneur, dont l'historien retrace l'itinéraire dans l'administration de la Nouvelle-Espagne. Il gouverne les Philippines entre 1575 et 1580, après avoir officié huit ans à Mexico, où il retourne entre 1581 et 1593 avant de finir sa carrière au Guatemala, puis à Santafé de Bogotá. Il ne connaît donc rien des Philippines, mais maîtrise le droit

10. Voir Londa Schiebinger, *Plants and Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, e 2004.

11. Voir Sanjay Subrahmanyam, « Connected histories », *Modern Asian Studies* 31 (3), 1997 : 735-762.

12. Ces expressions font allusion aux livres de Nathan Wachtel, *La Vision des vaincus : les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole (1530-1570)*. Paris, Gallimard, 1971, et Romain Bertrand, *L'Histoire à parts égale : récits d'une rencontre Orient-Occident (xvi^e-xvii^e siècle)*. Paris, Seuil, 2011.

13. On désigne ainsi un courant historiographique né dans les années 1970 en Italie, notamment à partir des travaux de Carlo Ginzburg et Giovanni Levi, recommandant d'étudier des controverses à une échelle locale pour reconstituer la vision du monde d'acteurs apparemment mineurs ou marginaux. Voir Jacques Revel, « Microstoria », in Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (dir.), *Historiographies : concepts et débats*. Paris, Gallimard, 2010, t. I : 529-534.

espagnol, qu'il a appris lors de ses études à Salamanque et à Séville. Romain Bertrand note qu'il veille toujours à ses intérêts dans son Cáceres natal, en Estrémadure, où il défend les positions municipales de son frère et achète un lopin de terre. « Qu'il se trouve aux Amériques ou dans le Pacifique, qu'il soit sur le chemin du pouvoir ou sur le sentier de la guerre, le gouverneur songe à ses oliviers. » (p. 135)

Il y a ensuite les deux frères de l'Ordre de Saint-Augustin, Alonso Jiménez et Alonso Gutiérrez, qui agissent comme les tuteurs du jeune Diego. À la suite de Bartolomé de las Casas et de Francisco de Vitoria, ils critiquent le gouverneur et les conquistadors pour leur comportement à l'égard des Indiens. Ce sont eux qui ont élevé le jeune Diego de Ávila dans une atmosphère de contrition, de rosaires, d'encens et de peur du démon. Outre des livres sur l'ordre de la grâce, ils consultent aussi des ouvrages de pharmacopée, comme le *Tractado breve de anathomia y chirurgia* publié à Mexico en 1579 – car aux Philippines, les religieux peuvent être aussi chirurgiens et herboristes (p. 207).

Le chapitre IV de l'ouvrage aborde enfin la véritable difficulté : restituer l'univers mental des deux « sorcières ». « Donner la parole aux indigènes », « faire parler un silence », voilà le défi suprême pour l'historien, que Romain Bertrand relève en invoquant la métaphore de la chasse : loin d'opposer des visions du monde incompatibles dont il faudrait reconstruire la systématique, le procès de Manille fait se rencontrer des perceptions diverses de la nature qu'il faut savoir pister. « Colons et inquisiteurs ont beau multiplier les appeaux et les appelants, poser partout collets et matoles, ils rentrent bredouilles de la chasse aux vérités. Et nous avec eux. Nous savons cependant ceci : les conquistadors sont comme les enfants. Ils peuplent de monstres les brouillards. Les consonances inconnues bruissent à leurs oreilles comme des menaces ou des insultes. Ils nomment *démon* la nuit sans lune, et *sorcières* les feulements qui la scandent. » (p. 216)

Il faut donc remonter jusqu'aux plantes données par Inès Sinapas et Beatriz au jeune Diego et qui ont causé ses hallucinations : le buyo (feuille de bétel), le tanglar (ail des bois), le dancalan (une espèce de palétuvier). Nulle mention du diable dans cette liste d'ingrédients. « C'est donc bien d'*hechicería* – d'un savoir-faire artisanal en matière de confection de remèdes et de poisons – qu'il est question, et non de *brujería*, au sens d'une connaissance de type magique, acquise par le moyen d'un contact – livresque ou charnel – avec le diable. [...] Ce dont il s'agit, dans le propos à la première personne d'Inès, c'est d'un savoir local qui joue des propriétés intrinsèques des *materia medica* – plantes, plumes, pelages, résines, racines – accessibles à tous, et non d'un pouvoir d'initiés octroyé par un tiers invisible. » (p. 219-221)

Dans ce qui constitue un des morceaux de bravoure de l'ouvrage, Romain Bertrand piste le « petit canard en étain » qu'Inès dit avoir inséré dans la narine du jeune Diego pour le faire tomber en son pouvoir, et en retrouve les formes dans l'ensemble du monde sino-malais. Le pot contenant l'onguent, une « petite salière en faïence » fabriquée par les Chinois de Manille, renvoie également à un vaste espace de circulation et de commerce que convoitent les conquérants espagnols, mais dont ils ne peuvent que soupçonner l'ampleur dans le langage de la tentation et du démon. Bien plus, les charmes utilisés par les deux femmes sont des philtres d'amour destinés à réguler les passions, ce qui laisse penser qu'elles les utilisaient dans leur condition servile pour repousser les ardeurs de leurs maîtres plutôt que pour séduire les jeunes garçons.

ci-contre

fig. 2

Planche du Codex Tudela, montrant les volutes de paroles, suggérant qu'un dialogue est établi entre les guérisseurs et la plante (peut-être un nopal), folio 70r, xvi^e s. Facsimilé, in Samir Boumediene, *La Colonisation du savoir. Une histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde, 1492-1750*. Vaulx-en-Velin, Les Éditions des mondes à faire, 2016. DR.

14. Voir Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard, 2005.

15. Voir Luc Boltanski, « Erving Goffman et le temps du soupçon », *Information sur les sciences sociales* 12 (3), 1973 : 127-147.

Dans cet univers sino-malais qui fascine les Espagnols, les deux femmes accusées par le gouverneur se distinguent en effet par leur rapport au monde de la forêt et de la mangrove. L'historien retrouve les sources parlant des êtres qui peuplent ce monde, comme les *onglos*, membres d'un peuple montagnard (p. 276), le *bathala*, un étourneau, le caïman appelé *nono*, le cerf nommé *meilupa*, objet d'un culte local. C'est tout un univers de pensée qui transparait au travers des actes d'accusation, que Romain Bertrand qualifie, à la suite de Philippe Descola¹⁴, d'analogiste, au sens où un réseau serré de correspondances entre les êtres rend le monde complet et prévisible (p. 284).

Complétude et prédiction : c'est bien ce à quoi l'historien se refuse finalement – ce qui montre qu'il ne cherche pas à imiter la forme de pensée qu'il tente de reconstituer. On ne sait pas grand-chose en effet de l'issue du procès : l'enfant rejoint le Mexique en 1579 pour voir son châtiment annulé par le Saint-Office, mais rien n'est dit du traitement réservé aux deux Indiennes après qu'elles ont subi la torture. « On peut donc, en imagination, procurer deux fins parfaitement antithétiques à l'histoire des sorcières – et la conclure soit par le gros plan de leur agonie, soit par le travelling de leur cavale dans les mangroves. » (p. 304)

Romain Bertrand ne cherche pas en effet à raconter une histoire, au sens où il déroulerait le récit d'une accusation incertaine jusqu'à sa résolution finale. Pas de suspense dans ce livre, mais un enrichissement progressif de la scène où, sur fond de rencontre classique entre un gouverneur, un enfant, des moines et des sorcières, prolifèrent les êtres et les choses d'un monde qui déborde les cadres de pensée espagnols. Chacun de ces assemblages tente de rendre prévisible une rencontre fondamentalement incertaine entre des mondes jusque-là étrangers les uns aux autres. Il ne s'agit donc pas de « faire parler les indigènes », mais plutôt de s'installer dans ce remords où l'accusation réfléchit sur sa propre légitimité. « Redoutable silence indigène, qui forme le lieu même où le discours de la conquête se scinde et se dédouble en sa propre critique. [...] Pour les acteurs du temps, ce silence est un grouillement, un marais qu'écument des créatures sans contours. » (p. 310)

On comprend alors mieux, en lisant la fin de l'ouvrage, la référence aux travaux d'Erving Goffman (p. 31-33) et le texte singulier qui l'ouvre. Chacun des membres de la scène qui eut lieu en 1577 à Manille tenta de « garder la face », au sens que Goffman donne à ce terme pour résumer l'ensemble des attentes sur le bon déroulement d'une interaction. Mais l'historien peut aller regarder dans les coulisses de cette scène judiciaire pour observer la réserve d'identifications dont chaque individu est porteur, c'est-à-dire l'ensemble des êtres et des choses auxquels il est attaché. L'écart entre la face et la réserve, entre la lumière et l'ombre, est ce que Goffman appelle, à la suite de Jean-Paul Sartre, la « mauvaise foi¹⁵ ». La mauvaise foi n'oppose pas des systèmes de croyances incommensurables, mais des attentes et des attachements dans l'écart entre une scène et ses diverses coulisses. Si cette scène nous intéresse, c'est parce que, malgré son caractère dérisoire et marginal, elle inaugure la modernité. Nous vivons encore dans ce remords exprimé par les Augustins, même si nous ne l'entourons plus d'encens et ne croyons plus aux sorcières. « La conquête fut d'emblée sa propre critique. Pour cela, elle fut toujours notre remords. [...] Il fallut apprendre à exister *dédoublé*. Il fallut – c'est cela, notre héritage – apprendre à vivre dans la *mauvaise foi*. » (p. 12)

fig. 3

Porcelaine chinoise de
forme aviaire. Jingdezhen,
Jiangxi, fin xv^e siècle,
Roberto T. Villanueva.
Collection de la Fondation,
en dépôt longue durée au
Ayala Museum. Cat. n°.
RTV-CGV BW-520.
Photo Jaime Martinez.

279

HICHEZEROS DE ZVENOS LIVI A' AICAVMIV

La force du livre de Romain Bertrand, et ce par quoi il redouble la révolution « pharmacologique » proposée par Samir Boumediene, est de pratiquer à la fois une histoire connectée des savoirs de la conquête, une anthropologie des modes d'attachement aux non-humains et une sociologie des formes de présentation de soi. Les Européens se sont présentés au reste du monde à travers des visages qui ne pouvaient que produire des malentendus, et nous continuons à parler le langage de ce malentendu. Romain Bertrand note une de ces équivoques (p. 222) : là où le gouverneur entend que le *tangan tangan* est une *figura del demonyo* (« une figure du démon »), il s'agit en fait, selon un botaniste de l'époque, de *la higuera del diablo* (« la figue du diable »). L'historien de la modernité commence ainsi par être précis sur les noms des plantes pour mieux décrire les relations entre les humains.

Frédéric Keck
Frederic.keck@quaibranly.fr

ci-contre

fig. 4

Felipe Guamán Poma de Ayala, « Sorcier des songes » in *Nueva Corónica y buen gobierno*, f°179, 1615-1617. Facsimilé, *Nueva Corónica y buen gobierno*. Paris, Institut d'ethnologie, 1936. DR.